

Il viendra avec moi, mais il pourra vous visiter toutes les semaines. Je suis père, et je sais ce que c'est que de voir son enfant. Maintenant je vais dormir sur cette paille ; rassurez-vous, j'ai connu des lits plus rudes ; adieu jusqu'à demain matin. Henri, préparez-vous à m'accompagner.

Cette fois-ci, la pauvre Berthe n'osa plus rien dire, elle se contenta de pleurer. Elle voyait bien qu'il fallait se résoudre et qu'Henri, tout en lui disant : " Je ne partirai pas ", ne pouvait s'empêcher de tressaillir aux promesses du comte.

S'arrachant aux caresses de son fils :

— Va dormir, dit-elle, et demain... demain, je serai veuve pour la seconde fois !

II.

Le soleil s'était levé plus radieux que d'habitude, l'oiseau chantait déjà sur la branche, tout était joyeux dans la nature, tout excepté le cœur de Berthe, qui allait quitter son enfant. Déjà le noble chevalier est sorti, il vient de remettre son casque, il a sellé son cheval, il a laissé dans un coin de la chaumière, — est-ce par oubli ? — une bourse toute pleine de belles pièces d'or.

Qui pourrait dire la séparation déchirante de la vieille mère et de son fils ?

— Adieu, mon enfant ; que la Vierge et les saints te conduisent ! Pour moi..., j'ai assez vécu, je puis mourir !

La pauvre Berthe prononça bien bas ces dernières paroles, tandis que nos voyageurs s'éloignaient rapidement.

Ils arrivèrent, sans rien dire, en face du château de La Cadière ; un beau château assurément, avec ses tours massives, ses fossés, ses mâchicoulis, ses créneaux et le pavillon rouge écartelé d'azur qui flottait sur la tour du beffroi ; rien n'y manquait, pas même le nain qui donna du cor à l'approche des voyageurs. A ce son, le jeune homme sortit de sa rêverie et regarda le manoir qui garnissait toute la perspective de sa majestueuse façade. Quelle différence entre ce féodal édifice et la chaumière de Francheville ; entre cette avenue de chênes séculaires et le noyer modeste sous lequel il allait s'asseoir ! Que ces hommes d'armes sont importants avec leurs haches et leurs pertuisanes ! Henri faisait mentalement toutes ces réflexions pendant que le pont-levis s'abaissait sous ses pas. Il entra avec le comte dans la grande cour, et là une jeune fille vint se jeter au cou du noble seigneur.

— Mon père !..,

— Ma fille ! mon Emma !" s'écrièrent-ils ensemble, pendant que le page, tremblant, attendait l'ordre du châtelain. Mais tout entier à son amour paternel, le comte de La Cadière oubliait en ce moment son protégé de la veille.

Personne n'était plus capable qu'Emma de justifier cette tendresse. A peine âgée de quatorze ans, elle était déjà belle, elle était plus que belle, elle était pleine de grâces et de séductions. Sans doute les ménestrels du temps comparaient ses yeux à des escarbouclés, son sourire à un rayon du soleil levant, ses lèvres roses à deux bandes de corail, le son mélancolique de sa voix aux soupirs de la brise dans les forêts enchantées. Ils avaient raison ; jamais le luth n'avait résonné sous des doigts plus parfaits ; jamais mantille n'emprisonna de taille plus légère ; jamais toque de ve-lours ne se posa sur une plus riche chevelure.

Henri la contemplait avec admiration, un sentiment tout nouveau faisait battre son cœur, le rouge montait pour la première fois à son front, et lorsque le soir il se retrouva seul, rêvant sur sa couche modeste à sa mère, à son village, à tout ce qu'il aimait au monde, une image plus gracieuse encore vint se mêler à toutes les autres, un nom bien doux vint errer sur ses lèvres, un nom qu'il devait répéter désormais dans tous ses songes.

III.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis cette époque. Le beau page était devenu un écuyer vaillant à la guerre, à la chasse, aux tournois. Sa bonne mine était renommée à l'égal de son courage, et plus d'une noble dame ne pouvait s'empêcher de rougir en l'abordant. Pour la vieille Berthe, chaque fois qu'elle revoyait son fils, c'étaient des transports et des exclamations sans fin, dans lesquels elle faisait entrer tous les saints du calendrier. Il est inutile d'ajouter qu'Henri était toujours aussi tendre, aussi empressé pour sa mère, et toujours aussi amoureux de la belle Emma. Or, écoutez ce qui arriva sur ces entrefaites.

Le comte de La Cadière était parti pour aller combattre à un tournoi qui se donnait à Vienne en Dauphiné. Henri l'avait accompagné dans ce voyage avec la plus grande partie de sa suite ; mais sa fille souffrante, était restée au château. Chaque jour on attendait le comte, et chaque jour, du haut de la tourelle la plus élevée, les yeux d'Emma interrogeaient toutes les routes. Un matin qu'elle regardait ainsi, un nuage de poussière s'éleva au loin dans le vallon, et dans le sein de ce nuage elle crut voir jaillir des reflets d'armes et flotter des panaches. C'était assez ; elle descendit à la hâte, appelant à grands cris Alice, sa gouvernante, puis elle fit baisser le pont-levis et s'élança sur le chemin, dans l'impatience d'embrasser son père. Mais elle n'aperçut rien qu'une troupe de bohémiens vagabonds, aux vêtements bizarres, au teint basané. Leur chef paraissait être une vieille femme, de grande taille et très-droite malgré son âge. Une écharpe rouge était nouée autour de sa tête, laissant s'échapper quelques mèches de cheveux grisonnants ; sa robe, semée de paillettes d'or, dissimulait mal ses formes amaigries ; dans ses yeux noirs et enfoncés éclatait un feu sombre. S'avançant seule vers Emma, elle prit le bas de son voile, le porta à ses lèvres, et dit :

— Que Dieu vous protège, noble demoiselle ; souffrez qu'on nous donne ici un refuge pour la nuit. Le réduit le plus humble sera bon pour le bohémien.

— Entrez, dit Emma, entrez avec tous vos compagnons ; ce n'est pas vous que j'attendais, à vrai dire, mais à la place de tout ce que j'aime, le ciel m'envoie une bonne action à faire. Entrez, vous trouverez dans ces murs asile et protection.

En achevant ces mots, la jeune châtelaine s'éloigna précipitamment, puis elle revint accompagnée de plusieurs domestiques portant du pain, des fruits et quelques flacons d'un vin généreux. Elle parcourut elle-même les rangs immondes des bohémiens, veillant à ce qu'aucun d'eux ne fut oublié dans la distribution, donnant des caresses aux plus jeunes et d'affectueux sourires à tous. La reconnaissance brillait dans ces yeux sauvages et sur ces figures bronzées par les feux du Midi.

— Ce n'est pas une femme, c'est un ange ! se disaient-ils tout